

Retrouver le rêve.

- 7^{ème} Dimanche du Temps Ordinaire, Année B -

22 février 2009

Mc 2, 1-12

Dans les évangiles, on trouve des scènes toutes simples, des rencontres entre un homme et Jésus, comme dimanche dernier avec le lépreux. Des histoires qu'on n'a pas trop de mal à se représenter, qu'il y ait ou non miracle. Et puis, dans les évangiles, on trouve des scènes très compliquées, comme la multiplication des pains, ou la marche sur les eaux, dont la complexité ne tient pas au nombre de personnes présentes. Des catholiques intelligents ont du mal à les lire avec confiance. Ils se demandent si c'est « historique » parce qu'ils se disent qu'il est peu probable qu'elles se répètent à nouveau : ce que notre époque considère comme « vrai » est ce qui est susceptible de se reproduire. Refais-le ... Curieux sens de l'Histoire.

Et puis, entre la guérison du lépreux et la multiplication des pains ou la marche sur les eaux, entre l'homme qui est purifié et Jésus qui manifeste sa puissance – car en fait dans un cas on regarde l'homme et dans l'autre on regarde le Christ, - bref, entre les deux, on trouve des scènes mixtes comme celle qu'on vient d'entendre, l'histoire de ce paralytique descendu par un trou dans le toit devant Jésus.

Je vous propose de l'entendre comme un rêve. C'est une scène historique, sur laquelle les évangélistes s'accordent, et à laquelle je crois « de tout mon esprit et de tout mon cœur », mais dont l'ambiance s'apparente quand même à un rêve, et c'est important pour faire le point sur ce le rôle de notre imagination.

Il y a deux éléments qui jouent en faveur du rêve (ou de la vision, dans l'Écriture, c'est la même chose). D'abord la parenté avec cette scène du livre des Actes des Apôtres, lorsque Pierre monte sur la terrasse, pour prier. « Il tombe en extase. Il voit le ciel ouvert et un objet, semblable à une grande nappe nouée aux quatre coins, en descendre vers la terre. Et dedans il y avait tous les quadrupèdes et les reptiles, et tous les oiseaux du ciel. Une voix lui dit alors : "Allons, Pierre, immole et mange." Mais Pierre répond : Oh non ! Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé de souillé ni d'impur ! » (Ac 10, 9-14).

On est dans le même domaine de l'impureté (en ce temps, infirme égale impur), et dans le même cadre irréaliste, s'agissant de la marche des hommes sur le toit avec la civière quand on sait les constructions de l'époque, et les hurlements que cela susciterait de la part des habitants : ça ne tient pas debout.

Deuxième élément qui ressort du rêve, la répartition de la parole : le seul qui parle dans ce texte (jusqu'à la liasse finale) est le Christ. Les porteurs ne disent rien, le paralysé ne dit rien, et même les scribes de l'assistance ne disent rien (« ils raisonnaient en eux-mêmes »). Nous avons tous eu de ces rêves, où tout le monde parle mais où on n'entend rien. Où soi-même, on est en silence, sidéré, et les gens parlent autour de nous, et parlent de nous.

Je me répète : ce n'est pourtant pas un rêve, mais une scène historique, où Jésus a pardonné les péchés et guéri un paralytique. Vous imaginez ça ?

J'espère bien que oui parce que s'il y a une imagination qui ne mène nulle part, une rêvasserie abrutissante, il y a aussi une imagination vitale. Salutaire. Une imagination qui sauve.

Vous savez que l'on connaît aujourd'hui deux moyens efficaces de réinsertion sociale, indispensables dans une société qui sécrète autant d'exclus et de marginaux. Ces deux moyens sont la parole et l'imaginaire.

La parole est la seule façon de désamorcer la violence. Toutes les expériences montrent que la diminution de la violence passe par la restitution de la parole, l'amélioration de la communication. L'aide aux jeunes délinquants nécessite de leur fournir un vocabulaire, de leur apprendre à s'exprimer avec des mots, avec des phrases, pour exprimer leurs émotions, leurs aspirations, autrement qu'avec des gestes et des coups. Il faut donner des cours de français dans toutes les prisons, et pas seulement parce que la majorité des détenus sont issus de l'immigration, mais à cause de ce lien direct entre la violence et l'impossibilité de parler.

La tristesse de cette page d'évangile vient du fait que ce sont les scribes qui murmurent, ceux-là mêmes qui sont censés être aptes à parler. Mais ils ne disent rien : ils murmurent.

L'autre domaine d'assistance sociale, voisin de la prison, touche à la toxicomanie et à toutes les marginalisations par addiction. On sait l'apport irremplaçable de l'imaginaire. Les résultats les plus spectaculaires dans la réinsertion des toxicomanes ont été faits par la vidéo et le théâtre. Il est probable que le choix de la drogue de la part d'un jeune, plutôt que l'alcool, pourtant plus facile d'accès, correspond à un besoin particulier d'images, de sensations, voire d'hallucinations.

Cela me conduit, pour ne pas nous enliser dans des questions de santé publique, si importantes soient-elles, au troisième fléau de notre société, après la violence (par défaut de parole), après la drogue (par compensation d'images), - le troisième fléau est l'insomnie. La forme la plus douloureuse d'inactivité. Quelqu'un qui est mal est quelqu'un qui dort mal.

Et je l'évoque ici de façon littérale et symbolique pour que nous comprenions que l'objectif n'est pas de retrouver le sommeil : ce n'est pas le sommeil que nous perdons, c'est le rêve.

L'homme malheureux est celui qui ne rêve plus.

Je ne vous parle pas de gagner au loto, ni de rencontrer un autre homme ou une autre femme que la sienne, - ce n'est pas de ces rêves-là, matérialistes ou irréalistes, étroits ou égoïstes, que je vous parle. Mais d'un vrai rêve, plus proche de ce que nous appelions un idéal, où les autres ont leur place. Non pas un rêve pour soi, avec des rues vides- surtout que les autres ne nous embêtent plus ! Un rêve possible, qui aille au-delà du « projet ». Mais qui ne renie pas la réalité.

Le pardon fait partie de ces rêves. Il ne renie pas le passé ; il ne l'efface pas ; mais il permet d'avancer, il donne une force nouvelle pour aller de l'avant. Est-ce que je rêve ou j'ai été pardonné ?

Et ce rêve est toujours un rêve de fécondité.

Au début du mois, le 2 février, nous avons eu la fête de la vie consacrée, où nous avons reçu pour modèles deux vieux, Syméon et Anne, comme modèles et symboles de la vie consacrée : ils accueillent Jésus, Marie et Joseph, pour la Présentation au Temple. Pourquoi ces deux

vieux ? Est-ce parce que, pendant longtemps, la vie religieuse a été un gage de (longue) vie ? Comme modèles d'une vie saine ?

Parce qu'ils sont en apparence les symboles de la stérilité, de l'inutilité – sociale. Les deux mots sont synonymes : stérile et inutile. Et c'est la grande inquiétude de la vie consacrée (comment vivrai-je le célibat ?), parce que le rêve de tout homme et toute femme est un rêve de fécondité. Et le mariage ne résout pas tout : la crise du milieu de vie est une crise de fécondité de la part de parents qui sont frustrés ou déçus de ce qu'ils ont engendré.

Lorsque l'on se documente sur l'histoire de la vie consacrée, on est abasourdi par la richesse de cette histoire. D'une fécondité exceptionnelle.

Passons sur les différentes phases, celle des premiers siècles, davantage axés sur la virginité, jusqu'au tournant des Ordres mendiants, en fait le tournant de l'urbanisation, de la naissance des villes, avec une forme nouvelle dans le vœu de pauvreté. Cette Histoire de l'Eglise est l'histoire de la charité vécue, dans un essor inouï de fondations ... Une d'entre vous m'a raconté l'autre jour qu'il y avait trois choses que Dieu a du mal à savoir : ce que va dire un Dominicain au moment de prêcher, ce qu'a dit un Jésuite quand il a terminé, et le nombre des congrégations religieuses. De fait, quel foisonnement ! Quelle fécondité !

La beauté de la vie consacrée est de révéler la fécondité spirituelle. Non pas de satisfaire quelque rêve de gloire et de notoriété, ni de substitution, en cherchant à vivre à travers une descendance, mais d'ouvrir sur la fécondité véritable : la Vie éternelle. « Je suis venu, dit Jésus, pour que vous ayez la vie, et pour que vous l'ayez en abondance ».

Il y a pour chaque personne, pour chacun d'entre nous, ce que nous pouvons appeler une fécondité immédiate, visible, une contribution directe, sa vie donnée comme un signe, ce dont nous pouvons témoigner, ce que nous pouvons constater. Pour prendre un exemple, celui d'Etienne, un des premiers diacres, au début du récit des Actes des Apôtres : « Etienne, rempli de grâce et de puissance, opérait de grands prodiges et signes parmi le peuple » (Ac 8, 6). Et puis, il peut y avoir, pour chacun également, une contribution indirecte, une fécondité spirituelle, invisible, un impact inattendu qui a été pour Etienne le jalon qu'il a constitué dans la vie de saint Paul. C'est aux pieds d'un jeune homme appelé Saul que les lapidateurs d'Etienne avaient déposé leurs vêtements.

Si vous voulez un autre exemple, il y a celui de la « bande des quatre ». Ces quatre hommes qui apportent la civière. Chaque fois que nous lisons ce texte (et c'est souvent), il y a au Ciel comme un bruissement : tous les saints et les anges se retournent vers ces quatre-là, et tout le monde se réjouit : « C'est eux ! c'est eux ! ». Et eux, avec simplicité, dans la même joie : « C'est nous ! c'est nous ! ».

Comme l'application de ce que Jésus dit à propos de la femme de l'onction de Béthanie : « En vérité je vous le dis, partout où sera proclamé cet Evangile, dans le monde entier, on redira aussi, à sa mémoire, ce qu'elle vient de faire » (Mt 26, 13).

Je vous ai envoyé, dit Jésus, pour que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure. Le fruit de la charité. L'homme est fait pour porter du fruit.